

LANGLOIS, Simon, dir., *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation* (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1995), xx-382 p. 35 \$

Robert Choquette

Volume 49, Number 4, Spring 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305473ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305473ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Choquette, R. (1996). Review of [LANGLOIS, Simon, dir., *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation* (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 1995), xx-382 p. 35 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49(4), 582–585.
<https://doi.org/10.7202/305473ar>

LANGLOIS, Simon, dir., *Identité et cultures nationales. L'Amérique française en mutation* (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, coll. «Culture française d'Amérique», 1995), xx-382 p. 35\$.

La Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN) fut fondée en 1989 grâce aux investissements conjugués de l'Université Laval et du Secrétariat d'État du Canada. En collaboration avec Fernand Dumont, le premier titulaire de la chaire, Jean Hamelin, confia la direction du séminaire annuel 1992-1993 au sociologue Simon Langlois. Cet ouvrage collectif est le fruit de ce séminaire. On a voulu y cerner, en les confrontant, les conceptions particulières des Franco-Ontariens, des Acadiens, des Franco-Américains et des Québécois sur la construction de l'identité nationale. Portant essentiellement sur les communautés nationales en dehors du Québec, la question centrale est: «Comment s'est construite et comment a évolué l'identité nationale dans ces communautés?» L'ouvrage est composé successivement d'une présentation et d'une introduction de Simon Langlois, de deux études sur le thème du

«Canada français» (Gérard Bouchard et Fernand Harvey), de quatre articles sur l'Acadie (J. Yvon Thériault, Jean Daigle, Lise Ouellet, Annette Boudreau), de trois textes sur les Franco-Ontariens (Jean Lapointe, François Paré, Jules Tessier), de cinq études sur les Franco-Américains (Yves Roby, Sylvie Beaudreau et Yves Frénette, J.-André Sénécal, Catherine Wells, Gérald J. Brault), de deux études sur l'identité au Québec, et d'une bibliographie commentée (Jean Lamarre).

Nous avons ici un des ouvrages collectifs les mieux réussis que le soussigné a eu le plaisir de lire. Cette réussite est sans doute attribuable à la qualité de plusieurs des articles, mais aussi à la cohérence de l'ensemble de l'ouvrage. Dans sa brève présentation de l'ouvrage, avant d'en résumer le contenu, Langlois définit clairement la problématique, à savoir «comment s'est construite et comment a évolué l'identité nationale» dans les communautés nationales situées en dehors du Québec. Il identifie les quatre procédés retenus, procédés sur lesquels prend appui la construction de l'identité nationale. Ce sont les discours idéologiques, l'élaboration d'une mémoire historique, la littérature et la langue. Chacun des collaborateurs de l'ouvrage fut donc invité à analyser une des communautés francophones à partir de ces quatre procédés (idéologies, historiographie, littérature et langue) dans le but de mieux cerner l'identité collective qui s'y dessine.

Faute d'espace nous ne pourrions résumer et commenter la plupart de ces travaux. Nous nous limiterons à quelques remarques sur certains des plus intéressants.

Au préalable, Simon Langlois écrit une introduction générale qui veut montrer comment les nations contemporaines sont «en tension entre les forces qui leur ont donné naissance et celles qui les poussent à se transformer: tensions d'un côté entre les symboliques communes élaborées par les historiens, les littéraires ou les idéologues et, de l'autre, les forces du marché, l'ouverture vers l'extérieur ou les migrations de population» (p. x). Langlois veut faire ressortir le contexte nord-américain dans lequel évoluent les diverses communautés françaises. Il y aborde des questions fondamentales comme ce qu'il faut comprendre par identité collective, identité nationale, identité politique. Il passe en revue les diverses explications qu'on a données du mot «nationalité», pour s'arrêter sur celle de Fernand Dumont qui définit la nation «comme un groupement par référence: les personnes y sont réunies par une symbolique commune et des discours idéologiques. Les historiens, les poètes et bien d'autres contribuent à cette symbolique et à ces discours, à élaborer et à confirmer la référence» (p. 6). Langlois continue en notant que «la nation reste une importante référence dans la construction de l'identité, mais elle est aussi une référence qui a profondément changé» (p. 7). Il serait possible aujourd'hui d'ajouter une nouvelle dimension à son identité «en partageant une même référence supra-nationale avec d'autres individus qui, jusque-là étaient considérés comme totalement étrangers» (p. 8). Langlois note aussi la dilution des communautés françaises en dehors du Québec et de l'Acadie où «le nous francophone... est un nous menacé d'ethnicisation» (p. 12).

Gérard Bouchard traite de «la mobilisation de la culture populaire par les lettrés canadiens-français (1850-1900)». Voulant créer une littérature et une culture nationales, les lettrés, issus des professions libérales, étaient soucieux de conférer une cohésion et une légitimité à leur idéologie, à leur vision du monde qui définissait la place de la collectivité canadienne-française de telle manière qu'elle soit conforme en tous points aux objectifs de l'élite dont ils faisaient partie. On définissait la nation comme solidaire, homogène, indivise, gommant par le fait même les clivages, conflits, divisions, contradictions et ambiguïtés. Bouchard note que le Canada français en question était de fait hétérogène à divers égards, que ce soit dans les polarités ville/campagne, agriculture/industrie, lettrés/analphabètes, culture savante/culture populaire, riches/pauvres, une diversité qui ne paraissait pas dans la représentation que les lettrés donnaient de la nation, laquelle reçut une acception exclusivement culturelle (religion, langue, morale, communauté) coupée du social et de l'État. On traçait un portrait idéalisé, irréaliste de la famille paysanne canadienne-française, famille sobre, intègre, pure, honorable, vaillante, harmonieuse, vigoureuse, respectueuse de l'autorité, etc.

Fernand Harvey étudie la déchirure récente entre le Québec et le Canada français. Il passe en revue l'histoire de l'identité traditionnelle canadienne-française, histoire qui se développa entre 1867 et 1960, et qui reposait surtout sur la langue française et la foi catholique. Tout en notant le «tiraillement constant qui a toujours existé entre le continentalisme et l'idée du Québec» (p. 53), il souligne qu'avant la Révolution tranquille, le référent culturel incluait l'ensemble du Canada. C'est là que se trouve la grande déchirure identitaire des années 1960, conséquence de la remise en question du nationalisme traditionnel canadien-français. André Laurendeau serait le meilleur exemple de cette déchirure, tiraillé qu'il était entre le fédéralisme de Pierre Trudeau et le nationalisme québécois de René Lévesque. Il signale que, trente ans plus tard, la notion de francophonie canadienne a remplacé celle de Canada français.

Le sociologue J. Yvon Thériault veut «préciser le contour historique du déploiement de l'idéologie nationale des Acadiens» du Nouveau-Brunswick, car ces Acadiens se veulent une collectivité humaine distincte dotée des attributs d'un peuple historique: histoire, langue, religion, conscience nationale. Thériault souligne que la grande majorité des Acadiens ne sont pas des descendants de déportés ayant effectué un retour, mais plutôt des descendants d'Acadiens qui ont évité la déportation des années 1755-1763. Thériault conteste l'interprétation traditionnelle qui injecte dans la fin du XVIII^e siècle un nationalisme anachronique. L'idéologie nationale acadienne serait plutôt une création de la deuxième moitié du XIX^e siècle, création que Thériault date de 1881, moment de la première Convention nationale des Acadiens. C'est là que les Acadiens auraient choisi de faire cavaliers seuls, plutôt que d'adopter l'idéologie canadienne-française. Les Acadiens construisirent leur idéologie nationale à partir d'une représentation lyrique empruntée, le poème *Évangéline* (1847) de l'Américain Longfellow, traduit par Pamphile Le May en 1865. Ce fut renforcé par les ouvrages du Français Edmé Rameau de Saint-Père, un autre emprunt auprès d'un «nostalgique de

la France prérévolutionnaire» (p. 72). Ainsi, c'est dans ces années suivant 1881 que des Acadiens créèrent un mythe fondateur fictif, mais qui donna une cohésion au groupe et qui le mobilisa. D'où la construction d'une société acadienne entre 1880 et 1960, développement institutionnel, sentiment d'appartenance généralisé, progression démographique. «C'est l'idéologie nationale qui a créé, en Acadie, une société traditionnelle et non pas l'Acadie traditionnelle qui aurait forcé la naissance de l'idéologie nationale» (p. 74). Le tout bascule au début des années 1960, en raison d'un contexte économique, social, et politique changeant. Bouleversement culturel, révolution religieuse, de nouvelles interrogations identitaires sont posées. L'Acadie doit confronter la modernité, le libéralisme, l'individualisme, la sécularisation, le pluralisme. «L'idéologie nationale est devenue un discours parmi d'autres» (p. 80). L'Acadien d'aujourd'hui doit-il s'intégrer à la tradition ou à la modernité? La collectivité acadienne n'a pas encore trouvé la voie moyenne entre ces deux pôles.

Parmi les articles portant sur l'Ontario français, signalons celui de Jules Tessier qui étudie les Franco-Ontariens à travers leur littérature. Tessier montre sa maîtrise de cette littérature dont il déplore la méconnaissance, peut-être en raison de l'absence d'un mythe fondateur de l'Ontario français. Il note que «la production littéraire constitue une approche incontournable pour saisir l'âme d'un peuple dans son entièreté», et que «la littérature permet de capter les sentiments, les humeurs, les états d'âme d'une société». Tessier souligne qu'en Ontario français «l'idéologie n'est plus la même. La langue n'est plus perçue comme une valeur en soi, mais bien comme faisant partie d'un ensemble de données culturelles [...] On ne sent plus cet attachement au français» (p. 198).

Je ne puis qu'espérer qu'on me pardonnera de passer sous silence plusieurs des riches articles contenus dans ce livre, mais les contraintes de l'édition m'y obligent. De fait, le livre devrait être lu par quiconque étudie l'Amérique française contemporaine. Des chercheurs chevronnés nous livrent le fruit de réflexions enrichissantes fondées sur une excellente connaissance des sources. Chapeau à Simon Langlois pour la direction de l'ouvrage, et aux PUL pour une présentation soignée.